RILEY SAGER

Thriller



CELLE QUI SAIT

Par l'auteur best-seller de

VENGEANCE EXPRESS

VERSO

VERSO

un label dirigé par Glenn Tavennec

CELLE QUI SAIT

L'AUTEUR

Auteur best-seller du *New York Times*, Riley Sager a écrit une dizaine de romans publiés dans une vingtaine de pays. Né en Pennsylvanie, il vit désormais à Princeton, dans le New Jersey.

DU MÊME AUTEUR

Vengeance Express
La Maison au bord du lac (parution janvier 2027)

Retrouvez le label VERSO
sur les réseaux sociaux :
@verso_romans

RILEY SAGER

CELLE QUI SAIT

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Haas

VERSO

Un label des
ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Titre original : *The Only One Left*
Publié pour la première fois en 2023, par Dutton, États-Unis
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Haas
© Todd Ritter, 2023

© Éditions du Seuil, sous la marque Verso, juillet 2026,
pour la présente édition

ISBN 978-2-38643-349-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Pour ma famille

NOUS VOICI À NOUVEAU devant la machine à écrire, Lenora dans son fauteuil roulant et moi debout à côté d'elle. Je place sa main gauche au-dessus des touches, une page blanche sur le cylindre. Elle remplace celle de la veille au soir. Maintenant, posée sur le bureau, côté imprimé visible, elle sert de transcription partielle de notre conversation.

je veux tout vous dire
des choses que je nai jamais dites à personne
oui au sujet de cette nuit là
parce que jai confiance en vous

Mais moi, je n'ai pas confiance en Lenora.

Pas complètement.

Elle semble capable de si peu, mais elle est accusée d'en avoir tellement fait, que je suis partagée, j'ai envie de la protéger et, en même temps, je ne peux m'empêcher de la soupçonner.

Enfin, si elle veut me dire ce qui s'est passé, je suis prête à l'entendre.

Même si je me doute qu'elle me racontera surtout des mensonges.

Ou, pire, la vérité, nue et terrifiante.

Les doigts de la main gauche de Lenora pianotent sur les touches. Elle a hâte de commencer. Je prends une profonde inspiration, je hoche la tête et l'aide à taper la première phrase.

Ce qui me revient le plus nettement

Ce qui me revient le plus nettement – ce qui me fait encore faire des cauchemars – c'est quand c'était presque fini.

Je me rappelle le rugissement du vent quand je suis sortie sur la terrasse. Il soufflait de l'océan en bourrasques hurlantes qui rasaient le dessus de la falaise avant de se ruer sur moi. Projetée en arrière, je me balançais sur mes talons, avec l'impression qu'une masse invisible, immuable, me repoussait vers la demeure.

Le dernier endroit où j'avais envie d'être.

Avec un grognement, j'ai repris mon équilibre et commencé à traverser la terrasse glissante parce qu'il pleuvait à verse. Des gouttes glacées qui me cinglaient comme des coups d'épingle m'ont vite tirée de l'espèce d'hébétude dans laquelle j'étais plongée. Soudain bien réveillée, j'ai commencé à remarquer certaines choses.

Ma chemise de nuit, tachée, poisseuse.

Mes mains, chaudes et collantes à cause du sang.

Le couteau, que je tenais encore.

Plein de sang, lui aussi, mais le déluge l'aurait bientôt lavé.

J'ai continué à avancer dans le vent qui me bousculait, en hoquetant à chaque goutte de pluie acérée. Devant moi, l'océan déchaîné, fouaillé par la tempête, abattait ses vagues sur le pied de la falaise, quinze mètres plus bas. La seule chose qui me séparait du gouffre ténébreux de la mer était la balustrade de marbre qui longeait la terrasse sur toute sa longueur.

En arrivant à la balustrade, j'ai fait un bruit étranglé, bizarre. Un bruit dingue, moitié rire et moitié sanglot.

La vie qui était la mienne il y avait à peine quelques heures avait à jamais disparu.

Tout comme mes parents.

Et pourtant, à ce moment-là, penchée sur la balustrade, le couteau à la main, dans le vent rageur qui s'acharnait sur mon visage, le corps trempé de sang, martelé par la pluie glaciale, je n'éprouvais que du soulagement. Je savais que je serais bientôt libérée de tout.

Je me suis retournée vers la maison. Il y avait de la lumière à toutes les fenêtres de toutes les pièces. Elles brillaient comme les bougies qui ornaient, huit mois plus tôt, mon gâteau d'anniversaire, un gâteau à plusieurs étages. La façade était vraiment jolie, ainsi éclairée. Élégante. Tout cet argent flamboyant derrière des vitres impeccables.

Mais je savais que les apparences sont parfois trompeuses.

Que même les prisons peuvent sembler belles sous le bon éclairage.

À l'intérieur, ma sœur hurlait. Elle poussait des cris horribles qui montaient et retombaient comme le rugissement

d'une sirène. Le genre de cris que déclenche un événement absolument épouvantable.

C'était exactement ça.

J'ai baissé les yeux sur le couteau que je tenais toujours à la main, et maintenant impeccablement nettoyé. Je savais que je pourrais encore m'en servir. Une dernière entaille. Un dernier coup.

Mais je ne pouvais pas m'y résoudre. Alors je l'ai jeté par-dessus la balustrade et regardé disparaître dans les vagues tumultueuses en contrebas.

Pendant que ma sœur continuait à crier, j'ai quitté la terrasse et je suis allée dans le garage chercher une corde.

Voilà ce dont je me souviens – et ce dont je rêvais quand je vous ai réveillée. J'étais terrifiée parce que j'avais l'impression que tout allait recommencer.

Mais ce n'est pas ce qui vous intrigue le plus, n'est-ce pas ?

Vous voulez savoir si je suis aussi diabolique que tout le monde le dit.

La réponse est non.

Et oui.

1

LE BUREAU EST SUR MAIN STREET, coincé entre un salon de beauté et une devanture de magasin qui, rétrospectivement, avait quelque chose de prophétique. Quand je suis venue là pour mon premier entretien de recrutement, c'était une agence de voyages, et on voyait dans la vitrine des affiches évocatrices de liberté, d'évasion, de cieux ensoleillés. Et lors de ma dernière visite, quand on m'a dit que j'étais mise à pied, elle était vide et sombre. Maintenant, six mois plus tard, c'est un studio d'aérobic. Je n'ai aucune idée de ce que ça peut présager.

À l'intérieur, Mr Gurlain m'attend derrière un bureau, tout au bout d'un espace visiblement prévu pour être un commerce. Débarrassé des étagères, des caisses enregistreuses et des présentoirs, l'endroit est trop vaste et vide pour une seule personne. La porte, en se refermant derrière moi, claque trop fort.

– Salut, Kit, fait Mr Gurlain, sur un ton beaucoup plus cordial que lors de notre dernière entrevue. Ravi de vous revoir.

– Pareillement.

Pur mensonge. Je ne me suis jamais sentie à l'aise en présence de Mr Gurlain. Grand, maigre, avec quelque chose d'un vautour, il fait

directeur de pompes funèbres. Ce qui lui irait bien, vu que c'est généralement la dernière étape pour la plupart des gens qui font appel à ses services.

L'agence Gurlain Personnel médical à domicile est spécialisée dans les soins de longue durée chez les particuliers. C'est l'une des seules agences du Maine à proposer ce genre de service. Les murs du bureau s'enorgueillissent de posters d'infirmières souriantes, alors que, comme moi, la plupart des employées de l'agence ne peuvent pas légalement se revendiquer de ce titre.

– Vous êtes donc aide-soignante, m'avait dit Mr Gurlain au cours de ce premier et fatidique entretien. Vous ne soignez pas, vous dispensez des soins.

Un tableau de service affiché derrière le bureau de Mr Gurlain montre qui est disponible et qui est avec un patient à l'instant *t*. Mon nom figurait naguère parmi ces dernières, toujours en poste, toujours aux petits soins pour quelqu'un. J'en étais fière. Chaque fois qu'on me demandait quel était mon métier, je reprenais l'expression la plus flatteuse de Mr Gurlain et je répondais : « Je suis aide-soignante. » Je trouvais que ça sonnait bien. Prononcer ces mots me valait d'être considérée avec davantage d'estime, de respect, et j'en étais arrivée à penser que j'avais enfin trouvé un but dans l'existence. Je n'étais pas bête, mais loin d'être une bonne élève, j'avais galéré pendant mes années de lycée, et à la sortie, je m'étais demandé ce que j'allais bien pouvoir faire de ma vie.

– Tu as un bon contact avec les gens, avait dit ma mère alors que je venais de me faire virer d'un pool de dactylos. Tu pourrais peut-être te tourner vers les soins infirmiers.

Mais pour devenir infirmière, il aurait fallu que j'entame une formation. Alors j'étais devenue ce qui s'en rapprochait le plus – un cran au-dessous.

Jusqu'à ce que je fasse ce qu'il ne fallait pas.

Et maintenant je suis là, me sentant mal à l'aise, irritable, et épuisée. Littéralement épuisée.

– Comment ça va, Kit ? demande Mr Gurlain. Détendue et revigorée, j'espère. Rien de tel pour le mental que de faire un petit break.

Franchement, je ne vois vraiment pas quoi répondre. Est-ce que je me sens détendue après avoir été mise à pied sans salaire six mois plus tôt ? Est-ce que j'ai trouvé revigorant de dormir dans ma chambre d'enfant et de marcher sur la pointe des pieds pour ne pas déranger mon taiseux de père, en rogne perpétuelle, dont le mécontentement déteignait sur tous nos échanges ? Est-ce que ça m'a fait plaisir de subir une enquête de la part de l'agence, du département de la Santé et des Services sociaux du Maine, et de la police ? Réponse à toutes ces questions : non.

Mais plutôt que de reconnaître une chose pareille devant Mr Gurlain, je me contente de répondre :

– Oui.

– Magnifique, réplique-t-il. Maintenant que tous ces désagréments sont derrière nous, il est temps de prendre un nouveau départ.

Je me hérisse. Des désagréments. Comme si tout ça n'avait été qu'un léger malentendu. La vérité, c'est que je travaillais depuis douze ans pour cette agence. J'étais fière de mon travail. J'étais bonne dans mon métier. Je m'occupais vraiment bien de mes patients. Et pourtant, dès l'instant où quelque chose a cloché, Mr Gurlain m'a instantanément

traitée comme une criminelle. Et bien que j'aie été lavée de tout soupçon et autorisée à reprendre le travail, cette affaire m'a laissée furieuse et amère. Surtout envers Mr Gurlain.

Mon projet n'était pas de retourner à l'agence. Mais ma recherche d'emploi avait complètement foiré. J'avais rempli des dizaines de dossiers pour des boulots que je n'avais pas envie de faire, n'empêche que j'étais effondrée quand même de ne jamais être convoquée à un entretien. Pour remplir des étagères au supermarché. Tenir la caisse d'un drugstore. Faire frire des burgers au nouveau McDo, celui avec le terrain de jeu, près de l'autoroute. Pour l'instant, l'agence Gurlain de Personnel médical à domicile était ma seule option. Et bien que je déteste Mr Gurlain, je déteste encore plus être sans boulot.

– Vous avez une nouvelle mission pour moi ? dis-je en essayant d'en finir le plus vite possible.

– Oui, répond Mr Gurlain. La patiente a fait une série d'AVC il y a plusieurs années, et elle a besoin de soins constants. Elle avait une infirmière à temps complet – une infirmière privée – qui est partie brusquement.

– Des soins constants. Ça veut dire…

– Qu'il faudra que vous habitiez chez elle, en effet.

Je hoche la tête pour cacher ma surprise. Je pensais que Mr Gurlain, en me reprenant, me garderait à l'œil pour ma première mission. Qu'il me confierait un de ces boulots que l'agence propose parfois aux gens du coin avec une remise, et qui consistent à tenir compagnie à une personne âgée de neuf heures à dix-sept heures. Mais cette fois, ça ressemble à une vraie mission.

– C'est logée-nourrie, évidemment, continue Mr Gurlain. Mais

vous serez en service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si vous avez besoin d'un moment à vous, ça devra être réglé avec la patiente. Vous êtes intéressée ?

Bien sûr que je suis intéressée. Mais une centaine de questions différentes m'empêchent d'accepter tout de suite. Je commence par une question simple, et néanmoins importante :

– Quand la mission commencerait-elle ?

– Immédiatement. Quant à sa durée, eh bien, tout dépendra si votre travail donne satisfaction. Je ne vois pas pourquoi on ne vous garderait pas jusqu'à ce qu'on n'ait plus besoin de vous.

En d'autres termes, jusqu'à la mort de la patiente. La cruelle réalité, quand on est aide-soignante à domicile, c'est qu'il s'agit toujours de contrats à durée limitée.

Autre question :

– Où est-ce que ça se trouve ?

Pourvu que ce soit dans un coin perdu de l'État… Plus ce sera loin, mieux ça vaudra.

– En dehors de la ville, répond Mr Gurlain, douchant instantanément mes espoirs. Qui renaissent l'instant d'après, quand il ajoute : Sur les Cliffs.

Les Falaises. Il n'y a que des gens ridiculement riches qui vivent là-bas, retranchés dans des demeures massives en haut de falaises rocheuses qui dominent l'océan. Je reste assise, les mains croisées sur mes cuisses, les ongles enfoncés dans mes paumes. C'est inattendu. Une chance de troquer instantanément la vieille baraque déglinguée qui me sert de maison, là où j'ai grandi, pour une *demeure* sur les Cliffs ? Ça paraît trop beau pour être vrai. Ça ne *peut pas* être vrai.

Personne ne renonce à un boulot comme ça à moins qu'il n'y ait eu un problème.

– Vous savez pourquoi l'infirmière précédente est partie ?

– Aucune idée, répond Mr Gurlain. Tout ce qu'on m'a dit, c'est qu'ils ont du mal à trouver une remplaçante convenable.

– Est-ce que la patiente est… (Je m'interromps. Je ne peux pas dire *difficile*, alors que c'est le mot que j'ai le plus envie d'utiliser.) Est-ce qu'elle a besoin de soins particuliers ?

– Je ne pense pas que le problème soit son état, si délicat qu'il puisse être, répond Mr Gurlain. Le problème, franchement, c'est sa réputation.

Je me tortille sur ma chaise.

– Qui est la patiente ?

– Lenora Hope.

Il y a des années que je n'ai pas entendu ce nom ; une dizaine d'années au moins. Peut-être vingt ans. La surprise me fait relever la tête. Je suis plus que surprise, en fait. Je suis estomaquée. C'est une émotion que je ne suis pas sûre d'avoir jamais éprouvée. Et pourtant, elle est là, c'est une espèce de choc angoissé qui papillonne derrière mes côtes comme un oiseau prisonnier dans une cage.

– La fameuse Lenora Hope ?

– Oui, répond Mr Gurlain avec un reniflement, comme offensé d'avoir été ne fût-ce que légèrement mal compris.

– Je n'aurais jamais cru qu'elle était encore en vie.

Quand j'étais plus jeune, je n'arrivais même pas à croire que Lenora Hope était réelle. Je croyais que c'était un mythe, une invention de gamins pour se faire peur. Une comptine de cour d'école, oubliée depuis le temps de mon enfance, me revient en mémoire :

À dix-sept ans, Lenora Hope
Pendit sa sœur au bout d'une corde

Certaines des grandes filles juraient que si on éteignait la lumière et qu'on la récitait devant un miroir, Lenora apparaîtrait en personne dans la glace. Et si jamais ça arrivait, attention, ça voulait dire que votre famille était la prochaine à mourir. Je n'y avais jamais cru. Je savais que ce n'était qu'une variante sur le thème de la Dame blanche, qui était une complète invention, et que donc Lenora Hope n'était pas réelle non plus.

J'étais ado quand j'avais appris la vérité. Non seulement Lenora Hope était bel et bien réelle, mais elle habitait dans la région, et vivait une existence privilégiée dans une demeure à quelques kilomètres de la ville.

Jusqu'à ce qu'une nuit, elle pète les plombs.

Tua son père en le poignardant
Assassina sa pauvre maman

– Elle est bien vivante, reprit Mr Gurlain.

– Ouh là ! Elle doit être très âgée.

– Elle a soixante et onze ans.

Ça paraît impossible. J'avais toujours cru que les meurtres avaient eu lieu dans un autre siècle. Une époque de crinolines, de lampes à pétrole, de voitures à cheval. Mais si Mr Gurlain dit vrai, ça signifie que le massacre de la famille Hope s'était produit il n'y a pas si longtemps que ça, finalement.

Un peu de calcul mental, et je conclus que les meurtres ont eu lieu en 1929, il n'y a que cinquante-quatre ans. Et alors que la date prend forme dans ma tête, les dernières lignes de la comptine me reviennent :

Elle ne les a pas tués, qu'elle dit
Sauf qu'elle seule est restée en vie

Ce qui est donc encore le cas. La Lenora Hope de sinistre mémoire est en vie, mais pas très en forme, et elle a besoin de soins. De *mes* soins, si j'accepte la mission. Ce qui n'est pas le cas.

– Il n'y a rien d'autre de disponible ? Pas d'autres nouveaux patients ?

– Je crains que non, répond Mr Gurlain.

– Et aucune des autres aides-soignantes n'est dispo ?

– Elles sont toutes prises. (Mr Gurlain fait un clocher avec ses doigts.) Cette mission vous pose un problème ?

Oui, elle me pose un problème, et même plusieurs, à commencer par le fait que Mr Gurlain pense encore, visiblement, que je suis coupable, mais que faute de preuve, il n'a pas de raison juridique de me virer ; et comme la mise à pied ne m'a pas chassée au loin, il essaie de me faire fuir en m'assignant une mission au service de la Lizzie Borden[1] de la ville.

– C'est juste que… Je ne suis pas… (Je cherche vainement mes mots.) Compte tenu de ce qu'elle a fait, je pense que je ne me sentirai pas à l'aise de devoir m'occuper de quelqu'un comme Lenora Hope.

– Elle n'a jamais été condamnée pour aucun crime. Et faute de preuve de sa culpabilité, on n'a pas le choix, on doit la croire

1. Lizzie Borden est une meurtrière présumée, célèbre aux États-Unis. Elle fut accusée d'avoir assassiné son père et sa belle-mère à l'aide d'une hache, en 1892.

innocente. Je pensais que vous étiez particulièrement bien placée pour comprendre ça.

La musique commence dans le studio d'aérobic voisin, à peine étouffée derrière le mur mitoyen. Olivia Newton-John chante « Physical ». Qui parle plus d'amour physique que d'aérobic, mais je parie que les ménagères qui font de l'exercice en sweat-shirts déchirés et jambières s'en fichent pas mal. Tout ce qui les intéresse, c'est de lutter contre l'embonpoint de l'âge mûr en claquant de l'argent. Un luxe hors de ma portée.

– Vous savez comment ça marche, Kit, reprend Mr Gurlain. Je décide des affectations et les aides-soignantes s'exécutent. Si ça vous gêne, je suggère qu'on se sépare pour de bon.

J'adorerais pouvoir le faire. Mais j'ai trop besoin d'un travail. N'importe lequel. Il faut que je renfloue mes finances. Mes économies ont fondu comme neige au soleil.

Et surtout, il faut que je prenne mes distances avec mon père qui ne m'a quasiment pas parlé depuis six mois. Je me souviens, avec une netteté aussi tranchante qu'une lame de couteau, de la dernière phrase complète qu'il m'a adressée. Il était à la table de la cuisine avec le journal du matin. Il n'avait pas touché à son petit déjeuner. Il a flanqué le journal sur la table et m'a indiqué le gros titre, à la une.

En le regardant, j'ai été prise par une sorte de vertige. Comme si ça ne m'arrivait pas à moi mais à quelqu'un qui aurait joué mon rôle dans un mauvais téléfilm. L'article incluait ma photo de l'annuaire du lycée. Ce n'était pas une très bonne photo. Moi, essayant de me fabriquer un sourire devant le fond bleu installé dans le gymnase qui, traduit en points d'encre, était d'un gris boueux. Ma choucroute années soixante ressemblait exactement à ce qu'elle était ce matin même. Engourdie

par le choc, ma première pensée a été qu'il fallait que je revoie mon style de coiffure.

– Ce n'est pas la vérité, ce qu'ils racontent, Kit-Kat, a dit mon père comme s'il essayait de me rassurer.

Mais son expression dévastée le trahissait. Je savais qu'il ne disait pas ça pour me rassurer moi, mais pour se rassurer lui-même. Il essayait de se convaincre que ce n'était pas vrai.

Mon père a jeté le journal à la poubelle et quitté la cuisine sans ajouter une parole. Nous ne nous sommes pratiquement plus parlé après ça. Maintenant, je pense à ce long silence tendu, suffocant, et je dis :

– Je vais accepter. Prendre la mission.

Je me raconte que ce ne sera pas si grave. Ce n'est qu'un boulot temporaire. Quelques mois tout au plus. Jusqu'à ce que j'aie suffisamment économisé pour redémarrer ailleurs. Quelque chose de mieux. Et loin d'ici, surtout.

– Magnifique, fait Mr Gurlain, sans un poil d'enthousiasme. Il faut que vous preniez le poste le plus vite possible.

Il me donne des indications pour aller chez Lenora Hope, un numéro à appeler si j'ai du mal à trouver, et me gratifie d'un mouvement de tête me signifiant que l'affaire est réglée. En partant, je jette un coup d'œil au panneau d'affichage, derrière son bureau. Trois aides-soignantes sont sans mission. Ainsi donc, je n'étais pas seule disponible. La raison pour laquelle Mr Gurlain m'a menti à ce sujet ne m'échappe pas.

Je suis encore punie pour avoir fait une entorse au protocole et terni la réputation étincelante de l'agence.

Mais alors que je pousse la porte dans l'air mordant de cet octobre dans

l'État du Maine, il me vient à l'idée que s'il m'a confié cette mission, c'est peut-être pour une autre raison. Une raison plus glaçante que le temps.

Mr Gurlain m'a choisie parce que Lenora Hope est la seule patiente dont personne – même pas la police – ne se souciera si je la tue.

2

JE N'AI MÊME PAS BESOIN d'une heure pour rassembler mes affaires. Je sais depuis longtemps qu'une aide-soignante, ça voyage léger. Une sacoche médicale, une petite valise et un carton. On n'a pas besoin d'autre chose.

La sacoche contient le nécessaire pour mon métier : un thermomètre, un brassard de tensiomètre, un stéthoscope. Ce sont mes parents qui m'ont donné cette trousse en cuir noir la première fois que j'ai été engagée par Mr Gurlain. Douze ans plus tard, je l'utilise toujours, bien que la fermeture à glissière soit un peu récalcitrante et le cuir craquelé aux coins.

La valise contient une trousse de toilette et mes vêtements. Un pantalon et des cardigans neutres, passe-partout, démodés depuis dix ans. Il y a longtemps que j'ai renoncé à faire des effets de mode pour privilégier le confort et la discrétion.

Le carton contient des livres. De poche, principalement. Ils avaient appartenu à ma mère, et leur usure, leurs déchirures témoignent de son avidité de lectrice compulsive.

« On n'est jamais seule quand on a un livre sous la main, disait-elle souvent. Jamais, jamais. »

J'apprécie ce sentiment, mais je sais aussi que c'est un mensonge. Pendant six mois, j'ai été entourée de livres, et je ne me suis jamais sentie aussi seule.

Mes paquets terminés, je jette un coup d'œil dans le couloir pour m'assurer que la voie est libre vers la cuisine et la porte de derrière. Mon père est rentré déjeuner, ce qui lui arrive parfois quand il travaille à proximité de la maison. Et il est à présent dans le salon où il regarde la télé en mangeant un sandwich, vautré dans son fauteuil inclinable super confortable.

Au cours des six derniers mois, nous sommes devenus champions de l'évitement. Nous pouvions passer des semaines entières sans nous croiser. Je ne sortais quasiment pas de ma chambre et ne m'aventurais dans la cuisine que quand j'étais sûre que mon père était au boulot, qu'il dormait, ou qu'il était sorti avec la petite amie dont j'étais censée ignorer l'existence. Nous n'avons pas été présentées. Je ne suis au courant que parce que je les ai entendus parler dans le salon, la semaine dernière, étonnée que j'étais de surprendre la voix d'une autre femme à la maison. Le lendemain soir, mon père s'était faufilé dehors comme un écolier pris en faute, soit trop lâche pour admettre qu'il avait recommencé à sortir avec une femme, soit trop honteux pour risquer que je tombe accidentellement sur sa nouvelle conquête.

Et maintenant, c'est moi qui me glisse dehors sur la pointe des pieds. Je fais deux voyages vers ma voiture, un pour ma valise et ma sacoche, l'autre pour le carton de livres. Lors du second, je tombe sur Kenny appuyé contre ma Ford Escort. Il est clair qu'il m'a vue avec la valise et qu'il est sorti de la maison voisine pour venir aux renseignements. Il regarde le carton que j'ai dans les mains et il demande :

– Tu déménages ?

– Pour l'instant, ouais. Peut-être pour de bon. J'ai une nouvelle mission.

– Je croyais que tu t'étais fait virer.

– Mise à pied. Et ça y est, c'est fini.

– Ah, fait Kenny en se renfrognant, ce qui ne lui ressemble pas. (Normalement, son unique expression est un regard lubrique, de mort de faim.) Un petit coup vite fait avant ton départ ?

Ah, ça, c'est le Kenny auquel je suis habituée depuis qu'on a commencé à coucher ensemble, en mai. Comme moi, il est sans boulot en ce moment et il habite chez ses parents. Mais contrairement à moi, Kenny n'a que vingt ans. C'est mon sale petit secret. Ou plus exactement, je suis le sien.

Ça a commencé un après-midi où on traînait notre flemme tous les deux dans nos jardins limitrophes, moi avec un livre de Sidney Sheldon, Kenny avec un joint. Nos regards se sont croisés plusieurs fois par-delà nos pelouses avant qu'il me lance :

– Pas de boulot, aujourd'hui ?

– Nan, j'ai répondu. Et toi ?

– Nan.

Et puis comme je m'ennuyais et que je me sentais solitaire, j'ai proposé :

– Tu veux une bière ?

Kenny a répondu bien sûr, ce qui nous a amenés à boire un coup. Ce qui nous a amenés à bavarder. Ce qui nous a amenés à nous peloter dans le canapé du salon.

– Tu veux tirer un coup ou j'sais pas ? avait fini par demander Kenny.

J'étais mise à pied depuis un mois et je m'apitoyais sur mon sort, alors je lui ai sauté dessus. Il n'était pas désagréable à regarder, malgré la moustache qui traînait sous son nez comme une chenille crevée. Le reste de son anatomie était bien mieux. Surtout ses bras, nerveux, forts et bronzés. J'aurais pu tomber – j'étais déjà tombée – bien plus mal.

– Ben ouais, avais-je répondu avec un haussement d'épaules. Pourquoi pas ?

Après, je m'étais juré de ne jamais recommencer. Bon sang, j'avais onze ans à la naissance de Kenny. Je me rappelle quand ses parents l'avaient ramené de l'hôpital, comment ma mère avait roucoulé en le regardant, et mon père glissé une enveloppe avec quelques billets dans la main moite de son père. Mais quand Kenny s'est montré à la porte de derrière, deux jours plus tard, l'air d'un chien perdu qui cherche son os, je l'ai laissé entrer et emmené dans ma chambre.

Ça s'était reproduit une ou deux fois par semaine. Parfois trois. Je connais la musique. Ce n'est pas une romance. La moitié du temps, on n'échange pas deux paroles. Et bien que je me sente coupable, je sais aussi que j'avais besoin de quelque chose, en plus de la lecture, pour me désennuyer pendant les longues journées de solitude.

– Papa est à la maison, dis-je à Kenny. Et ma nouvelle patiente m'attend.

Je ne lui dis pas qui est cette patiente. J'ai peur de ce qu'il pourrait penser de moi.

– Pigé, fait Kenny en ne se donnant pas beaucoup de mal pour masquer sa déception. On se reverra dans le coin, j'imagine.

Je le regarde parcourir la courte distance qui le sépare de chez lui. Il disparaît dans la maison sans un regard en arrière, et j'ai un pincement

au cœur. Pas vraiment de la tristesse, mais quelque chose qui y ressemble bien. Ce n'était peut-être que du sexe, et ce n'était peut-être que Kenny, mais c'était déjà quelque chose. Quelqu'un.

Maintenant, il n'y a plus rien, ni personne.

Je mets le carton, la sacoche et la valise dans le coffre, et j'entre une dernière fois dans la maison. Dans le salon, je vois que mon père regarde les infos de midi parce que c'est ce que ma mère faisait toujours. C'est une habitude, et pour Pat McDeere, les habitudes ont la vie dure. La télé passe un clip du président Reagan qui fait un discours sur l'économie, Nancy « Dites non, c'est tout » – à la drogue – debout derrière lui avec raideur. Mon père, qui déteste tous les hommes politiques de quelque parti qu'ils soient, émet un reniflement de dérision.

– Conneries, Ronnie, marmonne-t-il autour d'une bouchée de sandwich. Si tu essayais plutôt de faire quelque chose pour aider les gars comme moi, pour une fois ?

Je me racle la gorge depuis le seuil de la pièce.

– Papa, je m'en vais.

– Ah bon.

Aucune surprise dans sa voix. Ça ressemble plutôt à du soulagement. Comme mon père ne me pose pas de question, j'ajoute :

– J'ai repris le travail. J'ai une nouvelle patiente, une victime d'AVC. Elle habite dans les Cliffs.

Je lui dis ça dans l'espoir de l'impressionner – ou tout au moins de l'intriguer – par l'idée que des riches puissent me faire assez confiance pour me laisser m'occuper d'une de leurs proches. Mais si c'est le cas, il ne le montre pas.

– D'accord, répond-il.

Je sais qu'un moyen infaillible d'avoir toute son attention serait de lui dire le nom de ma nouvelle patiente. Mais tout comme avec Kenny, je ne l'envisage même pas. Savoir que je m'occupe de Lenora Hope ne ferait que détériorer un peu plus l'opinion de mon père à mon sujet. Si tant est que ce soit possible. Je me contente alors de lui demander :

– Tu as besoin de quelque chose avant que je parte ?

Il mord dans son sandwich et secoue la tête. Le pincement au cœur que j'ai éprouvé avant d'entrer se mue en un serrement plus fort. Si fort que je jure qu'un bout de mon cœur s'est détaché et sombre maintenant au fond de mon estomac.

– J'essaierai de passer tous les quinze jours.

– Pas la peine, rétorque mon père.

Et voilà, c'est tout.

Je traîne un instant sur le seuil de la porte – attendant, espérant, implorant silencieusement quelque chose de plus. N'importe quoi. Au revoir. Bon débarras. Fous le camp. Tout m'irait, sauf ce silence hostile qui me donne l'impression que je ne suis rien. Moins que rien.

Invisible. J'ai l'impression d'être invisible.

Alors je m'en vais, sans prendre la peine d'ajouter un au revoir. Je ne veux pas me retrouver face au silence quand mon père refusera de me répondre.

3

DURAN DURAN SE DÉCHAÎNE dans la stéréo de l'Escort alors que je suis une route qui épouse la ligne de côte rocheuse et monte toujours plus haut jusqu'à ce que ma voiture se mette à « flotter » un peu. Loin en contrebas, les eaux impétueuses de l'Atlantique se muent en paraphes blancs, flous, qui viennent s'écraser sur les bandes de sable, loin en contrebas. Pas de doute, la zone qui s'encadre dans mon rétroviseur est bien celle des Cliffs. Elle sue la fortune ancestrale, avec ses demeures massives cramponnées aux falaises accidentées comme des nids de fous de Bassan, à demi dissimulées derrière des murs de brique et des draperies de lierre.

Voilà comment vit *l'autre moitié*.

C'est ce que ma mère aurait dit à propos de ces résidences sur les hauteurs, avec leurs tourelles, leurs chemins de ronde et leurs fenêtres en saillie tournées vers la mer.

Je ne suis pas de son avis. Même l'autre moitié ne peut pas se permettre de vivre sur les Cliffs. Cet endroit a toujours eu, et aura toujours, quelque chose d'exceptionnel. Un habitat réservé aux gens de l'élite, perché au-dessus du monde – de tout le monde et de toute chose –, comme si c'était Dieu en personne qui les avait mis là.

– Et tu es là, Kit-Kat, aurait dit ma mère. Tu vas travailler dans l'une de ces propriétés.

Là encore, je ne serais pas d'accord. La propriété vers laquelle je me dirige n'est pas ce qu'on peut appeler une destination de premier choix.

Hope's End. Avant ce jour, je n'avais entendu désigner cette propriété que sous le nom de Maison Hope, généralement tout bas, sur le ton réservé aux événements tragiques. Je sais maintenant pourquoi. Hope's End, la Fin de l'Espoir, me fait l'impression d'être un nom étonnamment apocalyptique, pour un domaine. Surtout quand on pense à ce qui s'y est passé.

Ce que j'en sais ne va pas beaucoup plus loin que cette fameuse comptine. Je sais que Winston Hope a fait fortune dans le transport maritime, et qu'il n'a pas érigé son domaine à Bar Harbor ou Newport mais sur la côte rocheuse du nord du Maine, parce que le terrain, à cet endroit, était plus ou moins inexploité, et qu'il avait le choix des points de vue imprenables sur l'océan. Je sais aussi que Winston avait une femme, Evangeline, et deux filles, Lenora et Virginia.

Surtout, je sais que par une nuit d'octobre, il y a bien longtemps, trois des membres de la famille avaient été assassinés, et le quatrième membre du clan, accusé d'avoir commis le crime. Une fille de dix-sept ans, excusez du peu. Pas étonnant que j'aie pensé que la comptine morbide entendue pour la première fois dans le terrain de jeu broussailleux derrière l'école ait été pure invention. Ça paraissait trop gothique pour être vrai.

C'était pourtant bien la vérité.

Et maintenant, c'est la légende de la ville.

Le genre de chose que les gamins se chuchotent lors des soirées pyjama, et dont les adultes n'aiment pas du tout parler, même tout bas.

Lenora, la seule survivante, avait clamé son innocence. Elle avait dit aux enquêteurs qu'elle dormait quand ces meurtres avaient été commis et que c'était seulement à son réveil, quand elle était descendue au rez-de-chaussée, qu'elle avait découvert que les autres membres de la famille étaient morts.

Ce qu'elle n'avait pas pu dire à la police, c'était qui avait fait ça.

Ni comment.

Ni pourquoi.

Elle n'avait pas pu expliquer non plus pourquoi elle n'avait pas été tuée par le meurtrier, d'où les soupçons de la police à son égard, mais personne n'avait été en mesure de prouver sa culpabilité. Tous les domestiques étaient fort commodément de sortie, ce soir-là, ce qui éliminait tous les témoins possibles. Comme aucun indice matériel ne la reliait aux crimes, Lenora n'avait jamais été inculpée. Mais il n'y avait qu'à écouter ce petit poème d'écoliers pour savoir ce que le public en pensait. Le premier vers du poème – *À dix-sept ans, Lenora Hope* – disait on ne peut plus clairement que c'était elle, la coupable de tout.

Je n'en suis pas surprise. La présomption d'innocence, ça n'existe pas.

Je le sais d'expérience.

Quand la ville avait statué sur le cas de Lenora Hope, elle s'était terrée dans la maison familiale et on ne l'avait jamais revue. Mais ça n'avait pas empêché les gens d'essayer. Quand j'étais au lycée, il n'était pas rare que des bandes de garçons se mettent mutuellement au défi de s'introduire dans la propriété et de jeter un coup d'œil par les fenêtres, dans l'espoir d'entrevoir Lenora. Pour ce que j'en sais, aucun n'y était

jamais parvenu, ce qui avait valu à Lenora mon respect. J'aurais beaucoup aimé être capable de disparaître.

Droit devant, le terrain monte toujours plus haut, et la route épouse le relief. L'Escort se remet à flotter un peu quand je repère au loin un mur frappé par le soleil. Un mur de brique assez haut pour empêcher complètement de voir ce qui se trouve derrière, et assez ancien pour que la route s'incurve autour comme par déférence.

Je suis la courbe en conduisant lentement jusqu'à ce que je voie un tag peint à la bombe. Le graffiti, bleu fluo sur la noble brique rouge, me dit que je suis arrivée au bon endroit :

VA POURRIR EN ENFER LENORA HOPE

Je regarde l'inscription, les paupières papillotantes, en me demandant si je dois continuer ou ficher le camp le plus vite possible. Je connais la réponse. Sauf que je ne peux pas me le permettre.

Alors je continue, et je me rapproche du portail en fer forgé qui obture un vide dans le mur tagué. Derrière, l'allée traverse une pelouse d'émeraude, vers la Maison Hope proprement dite.

En la regardant, je me demande comment on a pu l'appeler ainsi.

Ce n'est pas une maison. C'est un manoir.

Je n'en avais pas vu de mes propres yeux depuis que mes parents m'avaient emmenée en excursion à Bar Harbor quand j'avais quatorze ans. Je me souviens que mon père avait passé toute la journée à vilipender les salauds de riches qui y avaient construit ces demeures palatiales. Dieu sait ce qu'il aurait dit de Hope's End, qui éclipse les demeures imposantes de cette ville de snobinards. Elle est plus vaste,

plus imposante. Elle n'aurait pas été déplacée dans *Dallas*, *Dynasty*, ou n'importe laquelle de ces séries débiles dont ma mère se gavait.

C'est une merveille des excès de l'âge d'or, bâtie sur trois niveaux, et aussi immense qu'un bateau de croisière. Les murs sont en brique rouge. Autour de la double porte d'entrée et de toutes les fenêtres, un encadrement en marbre dont la seule utilité est de montrer de quelle fortune la famille Hope jouissait à une certaine époque. Une tonne d'argent, à en juger par la quantité des courbes sculptées et des enjolivures. Les fenêtres du second étage, tout aussi entourées de marbre, dépassent du toit en pente, surmonté par une dizaine de cheminées étroites qui ressemblent à des bougies sur un gâteau d'anniversaire particulièrement élaboré.

Au portail, il y a un petit interphone. Je baisse ma vitre, tends le bras et appuie sur le bouton. Trente secondes passent avant qu'il s'anime avec un craquement, une explosion d'électricité statique, suivie par une voix de femme.

– Oui.

Ce n'est pas une question. En fait, à la façon dont elle prononce ce mot, on perçoit toute l'impatience que trois lettres sont capables d'exprimer.

– Bonjour. Je suis Kit McDeere…

Je m'interromps pour laisser la source de la voix se présenter à son tour. Elle n'en fait rien, ce qui m'incite à ajouter :

– Je suis envoyée par l'agence Gurlain Personnel médical à domicile. Je suis la nouvelle aide-s…

La femme m'interrompt par un « Venez jusqu'à la maison » asséné sèchement, et l'interphone redevient silencieux.

Devant la voiture, le portail commence à s'ouvrir sur une secousse nerveuse, comme effarouché par ma présence. Les vantaux s'écartent lentement en grinçant, m'amenant à m'interroger sur la fréquentation de Hope's End. Le domaine ne doit pas accueillir beaucoup de visiteurs. Puis la porte s'immobilise dans un raclement alors qu'elle n'est qu'à moitié ouverte. J'avance lentement, centimètre par centimètre, essayant de calculer si j'ai la place de faire passer la voiture. Ce n'est pas le cas. Pas si je veux conserver mes rétroviseurs latéraux, or j'y tiens beaucoup. Mon budget, tel qu'il est, ne prévoit pas de frais de carrosserie.

Je m'apprête à descendre de voiture et à pousser moi-même sur les vantaux quand j'entends une voix d'homme, au loin :

– Elle est encore coincée ?

L'émetteur de la voix se rapproche, précédé d'une brouette de feuilles mortes. Je remarque qu'il est pas mal. Dans la trentaine. En *très* bonne forme physique, pour autant que je puisse en juger, sous sa chemise de flanelle et son jean maculé de terre. Il est barbu et ses cheveux un peu trop longs rebiquent sur sa nuque. En d'autres circonstances, j'aurais été intéressée. Des circonstances complètement différentes. Dans une autre vie peut-être. Il n'y a pas plus de place dans mon existence pour la bagatelle que pour les frais de carrosserie. Et non, Kenny, ça ne compte pas.

Je réponds par la vitre ouverte :

– Je ne suis pas au courant pour l'autre fois. Mais ce coup-ci, elle est bel et bien coincée.

– Vous pourriez dire « les autres fois », répond l'homme avec un charmant sourire en coin. Ça doit être la dixième. J'oublie toujours

d'ajouter ça à la liste de la centaine d'autres choses dont il faut que je m'occupe ici. Vous êtes la nouvelle infirmière ?

– Aide-soignante.

Rectification indispensable. Les infirmières vont à l'école. Les aides-soignantes comme moi reçoivent une formation spécialisée – l'État du Maine exige 180 heures de cours – pendant laquelle on leur enseigne les bases. Mais expliquer tout ça à un étranger serait trop long, et ça n'en vaut pas la peine.

– Bon, en tout cas, on va vous ouvrir ce portail pour que vous puissiez commencer.

L'homme sort des gants de travail d'une poche arrière de son jean. Et les enfile avec emphase en disant :

– La sécurité d'abord. Je l'ai appris à mes dépens : cet endroit est dangereux. Il peut mordre.

Il tire un bon coup sur le portail, lui arrachant une sorte de couinement si affreux que s'il s'était agi d'un de mes patients, j'aurais pensé qu'on le suppliciait.

Pour dire quelque chose, je demande – en haussant le ton pour me faire entendre malgré le hurlement du métal torturé :

– Vous travaillez ici à temps complet ?

– En effet. On n'est plus beaucoup, ici, mais dans le temps, cet endroit grouillait de monde. Il y avait un jardinier, un gardien, un homme à tout faire, et toute une tripotée d'employés occasionnels. Et maintenant je suis tout ça à la fois.

– Vous vous plaisez, ici ?

L'homme applique une ultime traction au vantail, dégageant le passage, se retourne vers moi et dit :

– Vous voulez savoir si j'ai peur ?

Oui, c'est exactement ça. J'avais l'intention d'en faire une question anodine. Naturelle, compte tenu de ce qui était arrivé ici. Mais rétrospectivement, je me rends compte qu'elle manque de délicatesse.

– C'est juste que…

– Pas de problème, répond l'homme. Vous êtes intriguée, c'est tout. Je sais ce qu'on dit de cet endroit, au-delà des murs.

– Je suppose que ça veut dire « non ».

– Vous supposez bien. (Il enlève un de ses gants et me tend la main.) Je m'appelle Carter, au fait.

On se serre la main.

– Kit McDeere.

– Ravi de faire votre connaissance, Kit. Je suis sûr qu'on se reverra dans le coin.

Avant de démarrer, je marque une pause.

– Merci de m'avoir aidée avec le portail. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

– Bah, vous auriez sûrement réussi à vous en sortir. (Il m'étudie, la tête inclinée sur le côté en une sorte d'appréciation curieuse.) Vous m'avez l'air d'une femme pleine de ressources.

C'était le cas avant. Mais plus maintenant. Les gens qui ont de la ressource ne sont pas mis à pied, et s'ils le sont, ils retrouvent du boulot, ils n'habitent plus chez leurs parents à trente et un ans. Je prends quand même le compliment d'un hochement de tête.

– Encore une chose, fait Carter en s'approchant de la vitre ouverte de ma voiture et en se penchant afin de me regarder bien en face. Oubliez ce que les gens disent de Lenora Hope et de ce qui s'est passé

ici. Ils ne savent pas de quoi ils parlent. Miss Hope est rigoureusement inoffensive.

S'il espérait me rassurer, c'est raté. Il ne fait que souligner la vérité surréaliste de la situation. Certes, je savais ce que ce boulot impliquait quand je suis ressortie du bureau de Mr Gurlain. Mais c'était une notion abstraite, que j'avais renvoyée à l'arrière-plan le temps de faire mes paquets, de gérer l'ambivalence de mon père et d'essayer de trouver cet endroit. Mais maintenant que je suis là, elle me frappe comme un coup de massue.

Je m'apprête à rencontrer une femme qui a massacré sa famille.

Je reformule : qui a été *soupçonnée* de l'avoir massacrée. Lenora n'a jamais été condamnée pour aucun crime, ainsi que Mr Gurlain l'a mentionné en passant. Mais qui d'autre aurait pu faire le coup sinon Lenora ? Il n'y avait personne d'autre à la maison, pas d'autres suspects à envisager, personne n'était resté en vie à part elle. Le dernier vers de la comptine se présente à mes pensées :

Mais elle seule est restée en vie.

Un frisson me parcourt la colonne vertébrale alors que je m'éloigne de Carter et me dirige vers la maison. Je conduis lentement, le regard fixé droit devant moi, sur la structure époustouflante qui me domine. Mais tandis que je me rapproche, la grandeur et le luxe de l'endroit se dissipent comme du brouillard, et son manque d'entretien apparaît au grand jour.

De près, je me rends compte que Hope's End est très dégradée.

L'une des fenêtres du premier étage est orpheline de plusieurs vitres, et le trou béant a été comblé par un panneau en contreplaqué. Des bouts de marbre se sont détachés de l'encadrement de certaines portes

et fenêtres. Le toit pleure à peu près une ardoise sur cinq, ce qui lui donne un aspect lépreux, lequel, pour être honnête, me procure du soulagement. Enfin un endroit aussi déglingué que moi.

L'allée se termine devant la maison sur une sorte de rond-point dont une branche mène à un garage fermé, à quelques mètres du bâtiment principal. Je contourne le rond-point et compte les portes de garage.

Cinq.

Voilà comment vit « l'autre moitié ».

Je me gare devant la maison, descends de voiture et gravis les trois marches qui montent vers une immense double porte, au milieu de la façade. Je n'ai pas le temps de frapper qu'elle s'ouvre, révélant la femme debout juste derrière. Sa soudaine présence me surprend. À moins que ce ne soit son aspect suranné qui soit surprenant. Des cheveux blancs qui lui arrivent aux épaules. Une robe noire moulant une silhouette mince. Un col de dentelle qui me rappelle les napperons au crochet de ma grand-mère. Une peau livide, des yeux bleus. Un rouge à lèvres écarlate, audacieux. Le tout est tellement dramatique et sévère que j'ai du mal à lui donner un âge. Si je devais parier, je dirais soixante-quinze ans, en sachant que je pourrais me tromper de dix ans, en plus ou en moins.

Des lunettes à monture œil-de-chat pendent à une chaîne passée à son cou. Elle les met sur son nez et me regarde pendant une brève seconde – une évaluation express.

– Miss McDeere. Bienvenue, dit-elle enfin.

Sur un ton qui n'a rien d'accueillant. Je réponds néanmoins :

– Merci.

Il est clair que c'est la personne à qui j'ai parlé par l'interphone. La voix indifférente est impossible à confondre.

– Je suis Mrs Baker, la gouvernante.

La femme s'interrompt pour détailler ma tenue, et mon manteau n'a pas l'air de lui plaire. C'est un machin bleu, en laine, qui bouloche en de si nombreux endroits que c'est irrécupérable. Je l'ai depuis tellement longtemps que je ne sais plus ni où ni quand je l'ai acheté. À moins que la réprobation ostensible de Mrs Baker ne s'adresse à ce qu'il y a *dessous*. Un chemisier blanc. Une jupe grise. Des chaussures noires que j'ai portées pour la dernière fois à l'enterrement de ma mère. Si c'est ce qui la chagrine, je n'y peux rien. C'est le clou de ma garde-robe.

Un moment d'hésitation manifeste, et Mrs Baker ajoute :

– Entrez.

À mon tour, j'ai un moment d'hésitation. C'est la porte d'entrée qui me fige sur place. Presque aussi large que haute, et entourée par tant d'enjolivures diverses et variées en marbre qu'on dirait plus ou moins une bouche ouverte. En la regardant, je repense à une chose que Carter a dite.

Cet endroit est dangereux. Il peut mordre.

Tout à coup, j'ai la nostalgie de chez moi. Sacrée surprise, quand on pense que ladite maison ne m'a guère fait l'impression d'être un « chez-moi » depuis la mort de ma mère. Mais avant cela, c'était un endroit heureux, plein de souvenirs de Noëls sous la neige, de gâteaux d'anniversaire, et de ma mère avec ce stupide tablier à fleurs, en train de faire du pain perdu, le dimanche matin. Est-ce qu'il y a des bons souvenirs à Hope's End ? Ou ont-ils tous disparu pendant cette horrible nuit ? Le chagrin est-il la seule chose qui reste ?

– Vous venez, ma chère ? demande Mrs Baker après un raclement de gorge impatient.

D'un côté, je n'ai vraiment pas envie d'entrer. Tout cet endroit – son immensité, son ostentation et surtout sa réputation – me donne une seule envie : faire demi-tour et filer droit à la maison.

Et puis je pense à mon père, à ma chambre, à mon compte en banque anorexique. Rien de tout ça ne risque de changer si je ne fais pas ce qu'il faut. Si je repars – comme j'en meurs d'envie – je me retrouverai engluée dans le magma où je végète depuis six mois. Alors que travailler ici, ne serait-ce que quelques semaines, pourrait tout changer.

Avec cette idée en tête, je prends une profonde inspiration, franchis la porte et me laisse avaler tout entière par Hope's End.

4

L'INTÉRIEUR DE LA DEMEURE est moins rébarbatif que l'extérieur, un tout petit peu, mais quand même. Juste derrière la porte, il y a un immense vestibule au sol de marbre, avec des tentures pourpres aux fenêtres et des tapisseries aux murs. L'espace est occupé par des palmiers en pot et des fauteuils en bois sculpté aux coussins de brocart poussiéreux. Au-dessus, un ciel peint à l'huile plein de nuages roses, joufflus, orne le plafond en arcade. Tout a l'air à la fois raffiné, miteux, et comme figé dans le temps. Comme le lobby d'un hôtel quatre étoiles qui aurait été subitement abandonné il y a des dizaines d'années.

Sur la gauche, un long couloir passe devant de hautes fenêtres et une unique porte ouverte, continue jusqu'à une grande double porte fermée et tourne à droite, à angle droit, pour disparaître derrière le coin. Plus loin, sur la droite, un autre couloir mène à une pièce baignée de soleil.

Mais mon attention est surtout focalisée sur ce qui se trouve devant moi. Juste en face de la porte d'entrée, un escalier garni d'un tapis rouge monte sur une douzaine de degrés avant de se diviser en deux, comme des ailes qui s'incurvent symétriquement vers le premier étage. Un vitrail domine le palier central, à travers lequel des rayons de soleil obliques projettent un arc-en-ciel de couleurs sur le tapis.

– Le Grand Escalier, commente Mrs Baker. Construit en même temps que la maison, en 1913. Très peu de choses ont changé depuis. Mr Hope avait opté pour une décoration intemporelle.

Elle continue à avancer, ses talons ponctuant sa marche comme un métronome sur les dalles de marbre qui font par endroits des creux et des bosses tel l'océan au-dehors. Je la suis, mes pieds ripant parfois sur le sol inégal.

– Vous pourrez récupérer vos affaires plus tard, dit Mrs Baker. Je me suis dit que ce serait agréable de bavarder un peu dans le solarium avant. C'est une petite pièce chaleureuse.

Je la crois quand je la vois. Jusque-là, rien à Hope's End, pas même les rares jolies choses, n'induisait à la joie de vivre. La tristesse et le sombre destin semblent y avoir établi leur résidence, accumulés comme des toiles d'araignée dans les coins sombres. Et puis il y a quelque chose de glacé dans l'air – un *quelque chose* d'intangible, qui sent l'iode, et me donne le frisson.

Je sais que ce n'est que mon imagination. Trois personnes sont mortes à cet endroit. Et de façon horrible, à en croire la légende. Ce genre d'information peut agir sur le cerveau.

Comme pour illustrer ce point, nous passons devant un tableau, une peinture à l'huile encadrée représentant une adolescente en robe de satin rose.

– Miss Hope, dit Mrs Baker, sans accorder un regard au portrait devant lequel elle passe au trot. Commandé par son père à l'occasion de son anniversaire.

Contrairement à Mrs Baker, je suis arrêtée net par le portrait. Il représente Lenora assise sur un canapé blanc, devant un papier peint

à rayures roses, et juste au-dessus de son épaule, une mince lame de miroir dans un cadre doré. Lenora est alanguie, un peu maladroitement, sur le bras du canapé, les mains sur les cuisses, les doigts croisés, suggérant une tension que le peintre s'est donné beaucoup de mal à dissimuler derrière une posture artificiellement détendue.

Sa peau blanche et ses traits délicats me font penser à une fleur sur le point d'éclore. La jeune Lenora avait un nez mutin, des lèvres pleines et des yeux verts presque aussi brillants que le vitrail qui domine le Grand Escalier. Elle regarde le peintre bien en face, une étincelle de malice dans les prunelles, comme si elle savait ce que les gens diraient d'elle quelques dizaines d'années plus tard.

Mrs Baker, cinq pas devant moi, se retourne pour me lancer un regard impatient.

– Le solarium est par ici, Miss McDeere.

Je me remets en marche après un dernier regard au portrait de Lenora. Trois autres tableaux, de même forme et de même taille, sont accrochés en rang à côté de celui-là, tous cachés derrière des crêpes de soie noire. Au lieu d'être drapé sur l'encadrement, le tissu est tendu avec raideur et maintenu en place par des pointes plantées dans le cadre, mais tous ces efforts sont vains. Ils ne masquent pas complètement les portraits que je distingue derrière le voile de crêpe brumeux et sans artifice. Pareils à des fantômes.

Winston, Evangeline et Virginia Hope.

Celui de Lenora est le seul encore visible, parce que, elle, elle est restée.

Je rattrape Mrs Baker et la suis rapidement dans le bout de couloir, en passant devant des pièces aux portes fermées, suggérant des endroits

interdits. Devant chacune j'éprouve un autre bref frisson. Des courants d'air, me dis-je. Ça arrive tout le temps dans les grandes et vieilles demeures, comme celle-ci.

La véranda est, sinon vraiment chaleureuse, du moins plus lumineuse que le reste de la maison. Le mobilier est du même style de vieilleries moisies que j'ai vu partout ailleurs dans Hope's End. Tout ce velours, ces glands et ces passementeries. Un piano à queue a jeté l'ancre à l'extrémité de la pièce, le couvercle fermé plus définitivement verrouillé qu'un coffre de pirate.

Le côté étouffant de la pièce est allégé par les baies vitrées qui occupent deux murs, du sol au plafond. Un côté donne sur la pelouse au bout de laquelle je distingue Carter, qui s'est remis à ratisser les feuilles. L'autre côté donne sur une terrasse vide. Une balustrade de marbre, qui n'arrive même pas à hauteur de la taille, court sur toute la longueur de la terrasse. Je ne vois rien derrière, parce qu'il n'y a rien à voir. Juste une immensité de ciel bleu céruléen qui donne l'impression que la demeure flotte littéralement dans l'air.

Mrs Baker m'accorde encore quelques secondes d'ébahissement avant de m'indiquer une causeuse de velours rouge.

– Asseyez-vous, je vous en prie.

Je me perche sur le bord du siège comme si j'avais peur de le casser. Et c'est bien le cas, tellement tout, à Hope's End, donne l'impression d'être ancien, précieux et irremplaçable. Mrs Baker n'a pas la même réticence. Elle se laisse tomber vis-à-vis de moi dans le siège, soulevant un petit nuage de poussière en forme de champignon.

– Bien, Miss McDeere, commence-t-elle. Parlez-moi un peu de vous.

Je n'ai pas le temps de dire un mot qu'un bruit de pas et un cliquetis métallique précèdent l'irruption dans la pièce d'une jeune femme tenant un seau métallique dans une main et un aspirateur traîneau dans l'autre. Elle se fige en nous voyant, me laissant quelques secondes pour profiter du spectacle. Elle a une vingtaine d'années et porte une tenue de soubrette qui n'aurait pas été déplacée dans un film des années 1920. Une robe noire à hauteur du genou. Un col blanc amidonné à pointes boutonnées. Un tablier blanc arborant une trace à l'endroit où je suppose qu'elle s'est essuyé les mains.

Mais le reste de sa personne est en Technicolor. Ses cheveux sont teints en rouge vif, avec deux mèches bleu fluo, qui pendouillent comme des tentacules de pieuvre et encadrent son visage. Le même bleu barre ses paupières avant de s'estomper sur les tempes. Son rouge à lèvres est rose chewing-gum. Un blush d'un ton de rose plus soutenu orne ses pommettes.

– Oh, pardon ! Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un ! s'exclame-t-elle, doublement surprise par la présence d'une étrangère dans les lieux.

Ça ne doit pas arriver souvent. Elle se retourne, provoquant un autre cliquetis, et je réalise qu'il provient de la demi-douzaine de bracelets en plastique de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel qui montent sur chacun de ses poignets.

– C'est ma faute, Jessica, répond Mrs Baker. J'aurais dû vous informer que j'aurais besoin du solarium cet après-midi. Je vous présente Miss McDeere, la nouvelle aide-soignante de Miss Hope.

– Salut, dis-je, avec un petit geste de la main.

La fille me rend mon geste, faisant cliqueter ses bracelets.